

Stella Darnohlt

# Flibustier malgré lui





## Préface

« Sous le règne de Louis XIV, Pierre, jeune officier de marine, peu fortuné, mais ambitieux, épouse à Saint Malo Anne, fille d'un des plus hauts dignitaires de la région, dont est follement amoureux un de ses compagnons, et cousin, Charles...

Ce dernier, jaloux, fait enlever et disparaître Pierre, selon un stratagème ingénieux.

La conséquence inattendue pour le héros l'emmènera vers les Antilles, et s'en suivront bien des péripéties.

Déclaré déserteur, Pierre verra son mariage annulé, brisant ainsi sa vie et sa carrière, pour toujours ?

Vendu comme esclave par un homologue espagnol, Pierre se retrouvera sur l'île de Saint Domingue, dans une plantation de canne à sucre. Endroit où il se fait des amis d'infortune, et dont, enfin, il réussit à s'évader au cours d'une révolte...

Après concertation, il décide avec ses amis de s'engager comme Frère de la côte sur l'île de la

Tortue, et devient capitaine d'un navire pirate.

Un peu à regret, parce que sa position lui déplait, il se distingue par des coups de mains extraordinaires, imaginatifs et audacieux.

Peu à peu, Pierre devient l'ami de l'Amiral commandant les Flibustiers et corsaires pour cette partie du royaume de France.

Ses succès et prises font vite de Pierre un homme craint, respecté et riche.

Il obtient, au bout de ses épreuves, une flotte entière, sauve son ex beau-père et Anne, devenue mère d'un enfant conçu pendant leur très court mariage.

Au hasard d'une rencontre, Charles avoue son forfait et Pierre recouvre titres, honneur et droits, en sus d'une promotion.

Pourra-t-il de nouveau épouser Anne ? »

Tirés de cette histoire, vous trouverez, ami lecteur, tous les ingrédients d'un roman d'aventures... Batailles navales, ou coups de mains sur des îles, univers de piraterie où se mêlent des caractères hétéroclites... Vous vous plairez à découvrir bien des surprises.

Les événements sont, bien sûr, imaginaires, mais réalistes et passionnants, pour qui saura en apprécier la teneur.

Dates et faits historiques sont parfaitement exacts.

Chaque indication est dûment documentée, jusqu'aux termes les plus techniques de marine.

## Dédicace

Je dédie ce petit écrit, essentiellement, à mon grand-père, Willy, que j'ai eu le bonheur de connaître jusqu'à mes douze ans. Familier des récits et exercices d'imaginations, en sus d'une réelle passion pour l'Histoire, il savait raconter et inventer tant d'histoires, qui ont largement empli ma vie d'enfant.

A tous, celles et ceux qui ont apporté dans ma vie tant de beauté, et soutenue lorsque cela n'était pas si simple :

– Bernard, mon compagnon, qui a su patiemment me corriger et me relire, me conseiller et m'apporter tout son soutien moral, et tant encore.

Il a su, avec bienveillance, me donner des astuces, et surtout des critiques nécessaires, me conseiller et m'offrir son aide dans les moments de découragement.

– David DA Motta, pour son aide en matière d'Informatique, ce roman ayant été sauvé bien des fois, grâce à sa compétence et à sa gentillesse...

toujours prêt à rendre service.

– Mes amis qui ont déjà lu cet ouvrage.

Et, bien sûr, à vous tous, amis lecteurs, qui, je l'espère, sauront trouver un espace d'évasion, le temps d'une lecture.

J'émets le vœu que ce tout premier ouvrage ne sera pas le dernier, il a des « petits camarades »... Mais, celui-ci est mon premier, j'espère qu'il saura plaire à la lecture, avec autant de plaisir que j'en ai eu à le rédiger.

### **Remerciements :**

Bernard, mon compagnon, que je ne saurais jamais assez remercier.

Mes professeurs et enseignants, qui ont su me donner le goût des lettres, de l'écriture, et une formation suffisante pour me permettre d'y parvenir.

Un premier jet, moins élaboré, a déjà été publié par l'Association Sésame, en version texte à l'usage des aveugles et malvoyants, au Phare de France, qui en a fait de même par chapitres en braille et audio.

Particulièrement, une pensée pour mon ami Guy Saintenoy, disparu trop tôt au début de ce mois de mars 2013. Une pensée toute émue pour lui, homme au grand cœur, à la plume parfois acérée, mais toujours disponible et bienveillant. Sans son aide, je n'aurais tout simplement jamais pu écrire cette histoire. Etant mon « professeur » d'informatique

adaptée pour débiter, puis conseiller, il m'a encouragée à écrire. Il aura été le premier à apprécier les pages que j'ai rédigées, et à les publier.

Merci à tous mes amis, aveugles et malvoyants, qui ont eu la patience, et apparemment, m'ont-ils affirmé, le plaisir de me lire, de me conseiller, et de faire aboutir ce premier opus.

Merci tout particulièrement à mon ami et relecteur attentif (en y passant beaucoup de temps et toujours de très bons conseils) : Michel Le Tallec – journaliste à la retraite –, sans qui ce livre n'aurait jamais pu être publié.

Une profonde amitié et confiance réciproque née par notre rencontre sur Facebook et de très belles et longues heures tant au téléphone que via Skype.

Il aura tout fait pour m'aider et m'encourager !





# I

## L'enlèvement

Le froid soleil timide d'hiver, en cette fin de journée, s'effaçait, laissant monter peu à peu les ténèbres.

Seulement, ce n'était pas, pour les habitants de Saint-Malo, une nuit tout à fait comme les autres. Nous étions le vendredi 24 décembre 1666.

Comme tous les ans, nombre de Malouins s'apprêtaient à célébrer joyeusement la naissance du Christ. Est-il est nécessaire de préciser qu'il s'agissait de la veille de Noël ?

En ce jour particulier, l'activité portuaire se trouvait être particulièrement réduite. L'après-midi s'achevait, et les autochtones s'affairaient aux derniers préparatifs du réveillon traditionnel.

Quelques impies, plus ou moins goguenards ou prétendant ne pas être intéressés, furent mal considérés, voire même houspillés, tentant d'échapper

aux remarques et quolibets. S'ils pratiquaient quelque autre rite, ils étaient tout naturellement excusés.

Bien davantage enclin à préparer chacun pour soi cette nuit festive, on préférait ne pas perdre son temps à s'occuper inutilement des autres.

Au grand dam de bien des âmes plus généreuses, qui n'oubliaient pas qu'une certaine nuit, un couple dormit dans l'inconfort, dans une étable ou tout autre lieu peu propice à l'hygiène indispensable en telle occasion, avec ce nouveau-né encore fragile appelé Jésus.

Pourchassés et souvent pris à parti, les Juifs de la cité jouissaient en cette nuit des remarques bienveillantes de l'évêque : « Jésus n'était-il pas lui-même un enfant d'Abraham ? » Se plaisait à souligner ce Prélat.

Pour une fois, événement bien rare à cette époque, la Communauté juive bénéficiait d'une bienveillante considération, sinon, du moins, d'indifférence. A cette même période, se fêtait Hanoukka. De manière nettement moins ostentatoire, mais d'une incomparable chaleur familiale et communautaire.

La ville de Saint-Malo, bâtie sur une île allongée, entourée de hauts remparts et de fortifications imposantes, entre la mer, le port, et la Rance, alignait ses belles maisons de granit gris recouvertes d'ardoise, le long des rues pittoresques. Seul un isthme étroit, nommé le Sillon, la reliait à son voisin, le petit bourg de Saint Servan.

Non loin de la tour Quiquengrogne, la plus imposante du château construit jadis par la duchesse Anne de Bretagne, se dressait l'hôtel du Marquis Henri de Morlaix, membre du Conseil d'En Haut du roi Louis XIV.

Il s'agissait d'une bâtisse d'apparence modeste, mais on ne peut plus confortable, se montrant même imposante dès le seuil franchi, tranchant avec bonheur avec son apparente austérité. De fait, les visiteurs félicitaient souvent le Marquis pour son bon goût et la distinction des lieux.

A force de patients conciliabules, suivis de travaux, Henri et sa compagne y avaient conçu un nid confortable et douillet.

Aux côtés de son épouse, le Conseiller réunissait, pour cette grande fête religieuse, toute sa famille. Ses parents et beaux-parents, ses deux enfants, dont la plus jeune, Jeanne, avait épousé dix jours auparavant le comte Guillaume de Kernak, tout récent lieutenant de vaisseau, et qui servait depuis peu sur une Frégate royale « LA LICORNE ». Participaient aussi, puisqu'ils faisaient maintenant partie de la famille Morlaix, frères, sœurs, neveux et nièces de l'heureux élu, ainsi que de nombreux amis. La mère de Guillaume, souffrante et épuisée par les récentes noces de son fils avait décliné l'invitation. Déjà âgée et récemment veuve, Claudine de Kernak se remettait mal de la disparition soudaine de son époux, souffrant

aussi du départ de son fils Guillaume, auprès duquel elle comptait trouver encore quelques temps le réconfort qui lui faisait défaut.

Parmi les invités, se trouvait Charles de Remnarch, cousin de Guillaume et également lieutenant de vaisseau sur une autre frégate royale « LA FOUGUEUSE. »

Charles était, depuis relativement longtemps, en compétition avec Guillaume pour la conquête de la main de Jeanne. Comment concevoir son dépit ? Contre toutes ses attentes, son cousin l'avait emporté, et le mariage avait été béni le 14 décembre dernier.

Le nombre des invités, quoi qu'imposant, ne posait aux époux Morlaix aucun problème. Très riche, le Marquis aimait à s'entourer de gens que lui et son épouse tenaient pour importants. Issu d'une grande famille, Henri avait, depuis ses jeunes années, toujours veillé à soigner tant sa réputation, que ses relations, toujours très utiles en ces temps troublés.

Il n'oublierait jamais que, tombés en disgrâce, nombre de ses pairs moins soucieux que lui de leur image l'avaient chèrement payé !

Le Roi ne prisait guère la concurrence, particulièrement en termes de prestige et de revenus.

Aussi, le Marquis se devait d'offrir régulièrement un festin à des invités dument triés, et demeurer, avec une aisance sans faille, maître de ses relations. Une assurance et la garantie d'être toujours à l'abri de toute intrigue à l'encontre et de sa personne et des siens.

Voilà, entre autres, pourquoi Henri de Morlaix et Marie-Josée, son épouse de dix ans plus jeune, cultivaient l'art du bien recevoir, tout en se limitant à des fêtes opportunes et toujours d'un goût très sûr, particulièrement appréciées des heureux invités.

Marie-Josée, femme discrète et élégante, issue de la lignée des De Keroual, petits hobereaux bretons ruinés, avait été proposée en mariage à Henri, homme d'action peu enclin à chercher et prendre femme.

A l'âge de trente ans, au retour d'une mission, alors qu'il attendait l'héritage de la charge paternelle en servant dans la prestigieuse marine royale comme officier, il lui fut présenté sa future épouse alors particulièrement accorte. Et à tout avouer, elle l'était encore ! Ses cinq maternités n'avaient en rien entaché une beauté dont Henri était tombé fou amoureux à la première rencontre.

Leur union durable, et toujours de belle apparence, suscitait l'admiration du tout Rennes et Paris. Et jamais le Roi, pourtant connu pour son attirance pour les jeunes et belles femmes, n'aurait seulement osé s'approcher, de Marie-Josée de Morlaix, par amitié pour Henri, qu'il tenait en si haute estime que l'on supputait que le passé de ce dernier n'y pouvait être étranger.

On suspectait quelque aventure, vécue par son courtisan certainement le moins veule, et même parfois jugé imprudent dans ses remarques, être à l'origine d'une admiration sans faille, tant du Roi que

de son Etat-major naval. Henri le savait, probablement son épouse également. Simplement, aucun des trois ne s'en s'était jamais ouvert à quiconque, par choix et probablement par discrétion.

Sur leurs cinq enfants, il ne leur en restait que deux : Eugène et sa jeune sœur.

Les autres, comme il arrivait souvent en cette époque, étaient soit mort-nés, soit n'avaient pas survécu.

Leur aîné, dont on ne prononçait jamais le prénom avait succombé à une chute de poney, à cinq ans. Cet enfant portait tous les espoirs de son père ! Ce drame avait failli faire perdre la raison au couple Morlaix, mais tous deux gardaient dignement pour eux ce terrible malheur.

L'aîné – bien que second fils, mais vivant –, Eugène, pourtant pressenti comme héritier de la charge, préférait ne rien entreprendre pour occuper son temps. Il aimait le jeu, la vie facile et dépensait beaucoup à la cour du Roi.

Jamais il n'avait manifesté quelque attirance pour l'étude ou une activité, ou même une carrière. Désespoir de ses parents, Eugène cultivait un certain mystère autour de lui, sans se rendre impopulaire. Fils à héritage, pourquoi s'encombrer d'un travail ? La vie à la cour lui procurait divertissements, et occupations pas toujours recommandables. On supputait que le jeune homme se prélassant dans cette oisiveté, en attendant la fortune paternelle.

Henri de Morlaix et son épouse s'en offusquaient régulièrement, redoutant d'apprendre un jour ou l'autre l'issue d'un duel malheureux, dont leur fils s'était rendu coutumier, par dette de jeu, remarque mal comprise ou à cause des faveurs d'une petite écervelée qu'il rejetait dès la première semaine. Ou dès qu'il en avait assez !

Il était impossible de lui présenter une épouse digne de son rang, tant l'on connaissait ses goûts pour les aventures galantes. Cependant, à la cour, un tel comportement n'offusquait personne et l'on ne désespérait pas de le voir convoler légitimement plus tard.

En fait, Eugène cultivait son rang, et pouvait en toute quiétude vivre dans un environnement qui eut fortement déplu à ses parents, lesquels s'enfuyaient dès que possible de Versailles, vers leur Bretagne tant aimée où ils retrouvaient habitudes et souvenirs partagés.

Le bonheur de leur fille importait énormément à Henri de Morlaix et à son épouse. Pour qu'elle ne soit pas délaissée, car peu encline à fréquenter les garçons, ils lui avaient fait rencontrer nombre de jeunes partis parmi les meilleurs possibles.

Seulement Jeanne n'était pas facile à apprivoiser. Ce n'est qu'en faisant la connaissance de Guillaume, talentueux officier de la Marine de guerre royale, qu'elle accéda enfin aux désirs bien légitimes de ses parents. Ils offrirent des noces somptueuses à leur

filles, espérant de cette union quelques petits-enfants. Aussitôt les présentations faites, Jeanne et Guillaume n'avaient su dissimuler une attirance réelle. Les parents regrettaient probablement que le choix se fut porté sur le moins prestigieux des deux prétendants, car le cousin de Guillaume, Charles de Remnarch était de bien meilleure origine, quoique les familles fussent apparentées.

Si le rang se valait, la fortune en moins, Guillaume ne put que compter sur l'attirance réciproque pour conquérir le cœur de Jeanne. Il dégageait une aura telle que l'on ne pouvait qu'apprécier ce jeune et prometteur officier, bien plus sérieux et travailleur que son rival. La naissance ne lui apportait pas la richesse, mais l'on appréciait un caractère entier, qui rarement souffrait dérogation, tant son sens de l'honneur primait sur toute frivolité. Ce qui plut beaucoup aux Morlaix. Bien davantage que la réputation de légèreté, qui entachait la vie par trop superficielle de Charles.

Excellence en tous domaines, études brillantes parachevaient un tableau flatteur du jeune homme, tant en terme de sérieux que de fiabilité. Car, avant que de devenir marin, les parents de Guillaume l'avaient pressenti pour une carrière ecclésiastique. Aussi, avait-il débuté une scolarité dans un collège de jésuites. Puis, à sa requête, il avait pu en sortir pour entrer à l'Ecole militaire.

Placé durant des années dans ce collège bien



triste, l'Ecole de Marine parut être au jeune garçon un lieu d'agrément ! Ici, la vie se passait au grand air, avec des sorties en mer. Il apprenait des choses utiles et non pas seulement des prières, ou la manière de dire non, sans faire croire qu'on refuse, de dire oui sans accepter, d'être poli sans amour, et de montrer de la religion sans conviction. D'emblée, Guillaume se distingua par son assiduité aux cours et par l'intérêt qu'il montrait en tout. Faisait-on des manœuvres nouvelles, il demandait des explications, posait des questions, voulait savoir le pourquoi et le comment des choses. La discipline militaire ne le rebutait point, la jugeant nécessaire. Peut-être l'influence de ses lectures ?

Son caractère toujours entier le rendait soucieux de tout détail.

Toujours est-il qu'il se souvenait qu'Alcibiade avait appris de Socrate que le désordre ne mène à rien de bon et que, quoi qu'on entreprenne, il faut suivre les règles qui s'imposent, comme dans n'importe quel jeu. Fort de cet adage devenu sien, Guillaume se savait talentueux et assez subtil pour ne pas le montrer, évitant ainsi toute suspicion d'une ambition démesurée qui, en vérité, le dévorait quoi qu'il entreprenne.

S'il acceptait la discipline militaire, c'était parce qu'elle ne concernait ni la vie privée ni l'âme, et ne l'obligeait pas à de vaines compromissions.

A l'Ecole de la Marine, Guillaume acquit en

aisance, de celle qui fait qu'on ne tremble pas davantage sous le feu que devant quiconque. Il n'avait peur de rien ni de personne, à ses dires. Grand jeune homme, bien fait, avec un sourire avenant, fort et bien bâti, il passait pour d'agréable compagnie, sans paraître fat. Ses yeux bleus étaient remplis de charme, et sa tournure d'esprit qui plaisait d'emblée.

Dès son enfance, Guillaume avait pris l'habitude de puiser dans la bibliothèque de son père, vaste et bien fournie. Aux romans, il préférait les livres des Anciens, et plus particulièrement ceux de Plutarque.

A cet âge où l'intelligence s'éveille, il lisait la Vie des hommes illustres. Celles de Cicéron de Coriolan ou d'Alcibiade l'intéressaient bien davantage que de vaines lectures.

Particulièrement doué pour apprendre les langues, enclin aux arts et lettres, également soucieux de connaître les sciences, tout le passionnait. Vif et curieux, il savait jouer d'une réelle facilité à plaire sans se forcer.

Développé dans la liberté et la lecture, son esprit se confrontait aussi au plaisir de l'exercice.

Très jeune déjà, Guillaume aimait à chevaucher des heures, complétant cette fougue par l'apprentissage de l'épée et du sabre. En tout, il excellait, selon le principe : on ne peut rien faire à moitié !

Qualité que Charles, enfant bagarreur et paresseux ne possédait pas.

Les deux garçons s'étaient connus dès l'âge de

quatorze ans et avaient partagé leurs études à l'école militaire. Tous deux y avaient excellé, Guillaume un peu davantage en raison de ses fortes capacités, Charles s'étant contenté de travailler suffisamment pour accéder à l'épaulette. Car, préférant courir tavernes et filles, sa réputation n'était pas des meilleures, ce que les parents de n'apprirent que bien plus tard. Ils n'en furent que davantage ravis du choix de leur fille !

Garçon discret et authentiquement soucieux de parfaire ses études et ses connaissances, Guillaume ne fréquentait les tavernes que très parcimonieusement et toujours sous l'influence de son cousin Charles. Il avait peu manifesté l'envie de fréquenter des filles qu'il eut du payer, rêvant d'un parti légitime et sérieux.

C'est ainsi que, ayant fait mener sa petite enquête, tant sur l'un que sur l'autre, Jeanne en apprit largement davantage que ses parents et, de ce fait, choisit en toute conscience.

Jeanne savait qu'un mariage, même si fortement guidé, l'engagerait toute sa vie, si bien que, n'ayant que deux prétendants, elle s'était efforcée à choisir le meilleur.

De plus, Guillaume était un garçon d'une rare beauté, attrait qui manquaient à Charles.

Les noces furent décidées et l'on fit grande fête alors.

Toute la promotion participa, emplissant la

cathédrale d'uniformes chatoyants, d'habits et de propos clinquants.

Cette jeunesse plut à Henri bien davantage qu'à son épouse ! N'y retrouvait-il pas là tant de souvenirs de son passé dont il était si disert ?

Depuis, Guillaume avait élu domicile chez ses beaux-parents, étant d'une fratrie nombreuse mais peu unie. Puis les ordres, maintenant qu'il avait acquis son grade, devaient le contraindre à laisser Jeanne seule ! Autant qu'elle puisse rester auprès de ses parents dont elle était l'unique enfant attentive.

Cette nouvelle vie lui plut d'emblée, résolvant et la recherche d'une demeure conjugale dans un premier temps et la sécurité de sa femme, lors de ses missions en mer. Ces dernières pouvant durer des mois ! Guillaume espérait en ramener suffisamment de ressources et prestige pour acheter une demeure digne de leur union. Car lui n'avait jamais douté du choix dans cette compétition qu'il savait d'emblée être à son avantage. En espérant de nombreux enfants, imaginant pour eux déjà un avenir radieux. Et surtout leur offrir bien mieux que ce qu'il avait reçu !

Les préparatifs, quoi que bien rôdés par l'habitude commençaient à peser sur le couple Morlaix, et Guillaume, en bon nouveau membre de cette illustre famille s'était donné mission de les y aider au mieux : Veillant à la qualité des vins, de la nourriture et du choix des domestiques avec une rare compétence, pour le plus grand bonheur de tous. Souvent lui et